

HENRI REY-FLAUD

Sortir de l'autisme

PARENTS, CES VÉRITÉS
QU'ON VOUS CACHE



Flammarion

Sortir de l'autisme

Quelle prise en charge pour l'enfant autiste ? Les parents, qui bien souvent ne connaissent ni les principes ni les effets des trois approches dominantes de l'autisme, sont tragiquement démunis face à cette question.

Aujourd'hui, le comportementalisme tient le haut du pavé. Avec lui, on espère obtenir – et on obtient quelquefois – une adaptation minimale à l'espace social ordinaire : prise des repas, hygiène corporelle, utilisation des transports, conduite dans les lieux publics. Mais au prix de quelle violence ? de quelle dénaturation de l'enfant ? À l'inverse, le « non-agir » initié dans les Cévennes, il y a près d'un demi-siècle, par Fernand Deligny défend l'idée que les autistes, représentants d'une humanité primitive, doivent être, comme les peuples premiers, respectés dans ce qu'ils sont et préservés du monde « civilisé », au risque d'être laissés à leur condition native.

La psychanalyse, repensée, réinventée, libérée des pratiques obsolètes, propose une troisième voie. Substituant une clinique du regard à celle de l'écoute et donnant la priorité à l'accueil et au « tissage » quotidien, elle entreprend d'amener l'autiste non pas à nous mais à lui-même, afin de faire apparaître, à terme, un enfant qui ne soit pas seulement présentable, montrable, mais, comme les autres, « rêvable » par ses parents.

Telle est assurément la sortie de l'autisme – respectueuse de l'enfant – qu'on est en droit d'attendre aujourd'hui.

Henri Rey-Flaud, psychanalyste, professeur émérite de psychanalyse à l'université Montpellier-III, est notamment l'auteur de *L'enfant qui s'est arrêté au seuil du langage* (Aubier, 2008), *Les Enfants de l'indicible peur* (Aubier, 2010) et de *Les Paradoxes de l'autisme* (avec J.-D. Causse, sous la dir., Érès, 2011).

SORTIR DE L'AUTISME

DU MÊME AUTEUR

- Le Cercle magique*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des idées », 1973 (nouvelle édition revue et augmentée, Genève, Slatkine reprints, 1998)
- Pour une dramaturgie du Moyen Âge*, Paris, PUF, 1980
- La Névrose courtoise*, Paris, Navarin, 1983
- Le Charivari. Les rituels fondamentaux de la sexualité*, Paris, Payot, 1985
- Comment Freud inventa le fétichisme... et réinventa la psychanalyse*, Paris, Payot, 1994
- L'Éloge du rien. Pourquoi l'obsessionnel et le pervers échouent là où l'hystérique réussit*, Paris, Seuil, 1996 ; rééd. 2010 sous le titre *L'Éloge du rien. Il faut croire quelque chose dans le monde*
- Autour du Malaise dans la culture de Freud*, en collaboration avec Jacques Le Rider, Michel Plon et Gérard Raulet, Paris, PUF, 1998
- Le Sphinx et le Graal. Le secret et l'énigme*, Paris, Payot, 1998
- Le Chevalier, l'Autre et la Mort*, Paris, Payot, 1999
- Le Démenti pervers. Le refoulé et l'oublié*, Paris, Aubier, 2002
- La Pulsion de mort. Entre psychanalyse et philosophie*, en collaboration avec Michel Plon, Paris, Érès, 2004
- « *Et Moïse créa les Juifs...* » *Le testament de Freud*, Aubier-Flammarion, 2006
- La Vérité. Entre psychanalyse et philosophie*, en collaboration avec Michel Plon, Paris, Érès, 2007
- L'enfant qui s'est arrêté au seuil du langage. Comprendre l'autisme*, Aubier, 2008 ; rééd. coll. « Champs », 2010
- Croyance et communauté*, en collaboration avec J.-D. Causse, Montrouge, Bayard, 2010
- Les Enfants de l'indicible peur. Nouveau regard sur l'autisme*, Paris, Aubier, 2010
- Les Paradoxes de l'autisme*, en collaboration avec J.-D. Causse (sous la dir.), Érès, 2011

Henri Rey-Flaud

SORTIR DE L'AUTISME
Parents, ces vérités qu'on vous cache

Flammarion

© Flammarion, 2013
ISBN : 978-2-7007-0436-5

INTRODUCTION

La république des usagers

La crise de la démocratie

Si la question de la prise en charge des enfants autistes fait aujourd'hui la couverture des magazines et le *prime time* des journaux télévisés, c'est qu'au-delà des enjeux techniques qu'elle pose, obscurs pour la plupart des gens, elle interpelle directement notre société sur le délitement insidieux de ses fondations.

Comme toutes les civilisations, les démocraties savent désormais qu'elles sont mortelles. Elles portent en elles le germe de leur catastrophe lorsque la carrière politique devient un métier au lieu d'être une vocation, quelquefois à haut risque, comme ce fut le cas au temps où les conventionnels de 1793 exerçaient leur mandat à l'ombre de la guillotine. Aujourd'hui, l'élu est confronté à des clients qui, en échange de leur voix, lui demandent en retour diverses prestations, exonérations ou indemnités : le citoyen est devenu un usager de l'État. La démocratie dite

Sortir de l'autisme

participative consacre cette mutation lorsque l'ecclésiastique athénienne, étendue aux dimensions de la population par les médias numériques, défère la parole à tout le monde et signe la disparition des figures emblématiques de la démocratie : Périclès et Démosthène, Jaurès et Mendès, vérifiant l'aphorisme de Carlyle : « La démocratie, c'est le désespoir de ne plus trouver de maîtres. » Ce désespoir s'exprime dans toutes les sphères de la société.

Le déclin des maîtres

À son origine au Moyen Âge, l'Université était un lieu d'ouverture à l'intelligence du monde, à travers l'acquisition d'un savoir dispensé par des maîtres. La parole du maître constituait autour d'elle le corps des étudiants : si un maître changeait de lieu parce qu'il était entré en conflit avec les autorités (ce fut le cas d'Abélard), ses étudiants le suivaient dans le nouveau lieu qui lui était échu¹. La relation du maître au disciple était, à ce moment, marquée par la distance, tout l'effort du second étant tendu dans l'acte d'appropriation de la connaissance du premier. Dans ce cadre, la pensée naissait, se créait et posait les fondations du monde du lendemain. Cette Université a vécu, au prix de plusieurs transformations, jusqu'à un temps proche du nôtre

Une transition insidieuse s'est opérée lorsque le lieu du savoir est devenu le lieu de la mise en scène du savoir, conjoint à une hystérisation de la maîtrise :

1. On sait que ce fut également le privilège et le destin de Lacan.

Introduction

les séminaires de Lacan à l'École normale, de Deleuze à Vincennes, de Foucault ou de Barthes au Collège de France illustrent cette mutation. Le spectateur, remplaçant le disciple, a infléchi la nature de la parole et préparé l'avènement d'un nouveau venu qui a aujourd'hui envahi l'espace universitaire : l'usager. L'Université moderne n'est plus le lieu de la pensée. La distance entre le maître et le disciple a été abolie et la relation s'est inversée. Le disciple n'est plus animé par une demande de savoir auprès d'un maître (tel Freud assistant au cours de Charcot). Désormais la production du savoir est contrôlée par la demande du disciple. L'étudiant est devenu un usager et l'ancien maître, perdu dans la confrérie anonyme des « profs », un prestataire de services. La même subversion a atteint l'institution psychiatrique.

La psychiatrie, elle aussi, a en effet longtemps vécu sous la prééminence de maîtres tels Charcot, Clérambault ou Henri Ey, qui produisaient le savoir sur la maladie mentale. Aujourd'hui, l'Hôpital n'est plus le lieu où des spécialistes élaborent un savoir. Le maître absolu du nouveau savoir, auquel chacun aujourd'hui est introduit immédiatement et sans distance, s'appelle Google. Ce savoir est disponible instantanément, sans élaboration ni appropriation, et fait du premier venu le maître du maître. Dès lors, le savoir est passé du côté des groupes d'utilisateurs. Sur le principe que le nombre est le critère de la vérité, l'opinion, substituant l'idéologie à la pensée, a remplacé la connaissance – ce qui a toujours été vrai au comptoir des cafés, mais qui, à présent, s'étale sans vergogne dans les médias et s'impose aux pouvoirs

de l'État. L'Hôpital est aujourd'hui requis d'assurer des services selon les desiderata des usagers. C'est ainsi que, soutenus par leurs associations, les parents d'autistes, investis du nouveau savoir anonyme et souverain, exigent que leur enfant soit pris en charge par des méthodes comportementales qu'ils jugent comme les seules efficaces, et ils expriment leur pouvoir par des pétitions diffusées sur le même Internet qui leur a déferé le savoir.

Cette situation inédite est la conséquence méconnue de la nouvelle relation à la mort entretenue par nos contemporains.

Quand la mort ne porte plus la vie

Si notre monde est devenu un monde sans Maître, donc sans pensée, c'est que le maître est celui qui, selon l'enseignement de Hegel et de Bataille, prend sur lui la mort qui préside à toute rencontre avec l'inconnu. Socrate présente la figure exemplaire de ce maître, qui s'accomplit dans sa disparition, comme le montre le banquet ultime dont il fut le seul convive et qui laissa ses disciples orphelins. Par ce geste, le maître se sépare définitivement de la communauté qu'il a fondée, mettant ses élèves face à leur difficile et importune liberté. Dans ces communautés, dont le christianisme, à l'orée de notre culture, a donné un autre modèle, l'angoisse traduit chez les hommes, abandonnés à eux-mêmes, un rapport à la mort en tant que condition de tous les possibles devant un avenir vierge comme une page blanche.

Introduction

Dans le monde d'aujourd'hui, où les communautés symboliques (telles que la Cité) ont été remplacées par des groupes (syndicats, associations), les individus, habités par le souci de leur intégrité physique, psychique, sociale, s'agglutinent comme des animaux pour qu'il ne leur arrive rien. La peur, qui a remplacé l'angoisse, exige que la page du futur soit déjà écrite pour que demain soit garanti. Et c'est à cette demande que répondent, dans le champ de la santé mentale, les théories génétiques et neurologiques, ainsi que les méthodes cognitives et comportementales, qui, par leur programme et leur programmation, étouffant l'enfant dans l'enfant, viennent combler le vide effrayant de l'*à-venir*.

Le débat sur la prise en charge des enfants autistes s'inscrit dans ce moment de mutation de l'histoire où la vie biologique a remplacé celle de l'esprit, celui-là même qui construit la civilisation européenne.

La guerre des religions

La Saint-Barthélemy de la psychanalyse

L'autisme est aujourd'hui l'enjeu d'une forme de guerre des religions où la flambée des croyances a réduit le bon sens au silence et entretenu chez certains l'attente d'une nouvelle Saint-Barthélemy ourdie contre la psychanalyse. L'origine de cette croisade remonte à celle de l'autisme : dans les temps initiaux qui suivirent la reconnaissance de cette

pathologie en 1943 par le pédopsychiatre Leo Kanner, la psychanalyse anglo-saxonne des héritiers de Melanie Klein, confrontée depuis longtemps aux psychoses de l'enfant, fut la première à assurer la prise en charge des enfants autistes. Sans identifier toujours avec précision la nature de cette affection (ainsi qu'il advint au célèbre Dick, pris en charge par Melanie Klein et appréhendé par elle comme psychotique), ces premiers thérapeutes pensèrent être en mesure de mettre en évidence un lien de causalité entre la perturbation de l'enfant et le milieu familial.

C'est cette inspiration qui anima notamment, à la fin des années 1960, le célèbre livre de Bruno Bettelheim, *La Forteresse vide*, dont certaines phrases, sorties de leur contexte et montées insidieusement en épingle, allaient donner naissance sous la plume des adversaires de la psychanalyse à la thèse de la « responsabilité des mères », et susciter en retour une chasse aux sorcières étendue à tous les disciples de Freud. Solidement organisés en associations, ces nouveaux croisés menèrent une guerre sans merci contre la discipline venue d'Europe, qui, à cette époque (les années 1960-1970), avait gagné aux États-Unis une place dominante dans les institutions psychiatriques et les milieux culturels. À la tête de ce mouvement, Bernard Rimland, père d'autiste, joua un rôle décisif auprès des pouvoirs publics en faisant voter le Development Disabilities Act, qui rangeait l'autisme parmi les handicaps, et en promouvant dans le même temps des méthodes comportementales qui avaient fait leurs preuves dans l'éthologie.

Introduction

Dans le champ de la santé publique, l'autisme présentait ainsi aux États-Unis un phénomène qui n'avait eu son pareil dans aucun autre secteur de la pathologie : la prise de pouvoir par les associations de consommateurs, qui, au nom de découvertes scientifiques médiatiquement gonflées et d'enquêtes statistiques tronquées ou schématisées¹, sont en passe aujourd'hui en France, après avoir assujéti les médias, de mettre sous tutelle les professionnels, les scientifiques et les politiques. Les raisons de ce mouvement peuvent être identifiées.

Le monde qui vient

Ces raisons tiennent en un mot : la blessure narcissique causée chez les parents par le défaut de l'enfant merveilleux qu'ils n'ont pas eu. En lieu et place des joies qu'ils attendaient, ils étaient confrontés à l'impossibilité de communiquer avec un petit garçon qui était là à se balancer en marmonnant des grognements inarticulés, jouait silencieusement avec une petite voiture dont il faisait interminablement tourner les roues et qui pouvait brutalement, sans raison apparente et quel que soit le lieu, se mettre à pousser des cris terrifiants. Dans ces moments, la honte contenue d'être les parents de cet enfant s'ajoutait à l'épuisement produit par les servitudes quotidiennes et la conscience d'être abandonnés dans leur malheur. Et voilà que certains thérapeutes

1. Cf. François Gonon, « La psychiatrie biologique : une bulle spéculative ? », *Esprit*, novembre 2011, p. 54-73.

indignes rejetaient sur eux la responsabilité de leur destin. On comprend que ces parents exténués et désespérés n'aient eu qu'un souhait : que leur enfant ne pisse plus, qu'il ne hurle plus dans les magasins, qu'il parle enfin – en un mot (mais ça, ils ne le savaient pas), qu'il épouse les formes de l'espace social ordinaire, même si dans son fond il restait étranger à ces formes. Et c'est à cette demande que vinrent répondre les thérapies cognitives et comportementales.

L'irrésistible essor de ces méthodes, venues du continent nord-américain, agents du « grand renversement¹ » qui a conduit la psychanalyse du Capitole à la roche Tarpéienne, pose la question de l'avenir des autistes dans nos sociétés. Il s'agit de savoir si les représentations psychologiques, thérapeutiques, culturelles qui promeuvent une causalité neurologique ou génétique aux troubles de ces petits patients, n'assignent pas ces derniers à un destin déjà écrit qui redouble leur enfermement : « autiste un jour, autiste toujours », prononcent ces augures. L'infortuné, dépouillé de toute virtualité et de tout *à-venir*, est réduit à la condition d'objet, privé de toute subjectivité. La seule action thérapeutique possible sur ce fond immuable est dès lors de tenter de modifier le comportement de cet enfant de pierre. À ce titre, la polémique déchaînée autour de l'autisme par les associations de parents, défenseurs intégristes des méthodes comportementales, est exemplaire de la

1. La formule est de Jacques Hochmann dans *L'Histoire de l'autisme*, Paris, Odile Jacob, 2009, p. 415.

Introduction

crise de la pensée qui emporte nos sociétés démocratiques modernes, lesquelles appréhendent les singularités comme autant d'insupportables déviances pour produire *in fine* une formatisation de l'homme.

En regard de cette entreprise de déshumanisation, l'aventure conduite, il y a bientôt un demi-siècle, par Fernand Deligny, ainsi que l'éclairage de la psychanalyse, dégagée de ses rituels obsolètes, proposent deux approches alternatives, centrées l'une et l'autre, quoique de façon très différente, sur la personnalité insolite mais souvent pleine de richesse de ces enfants du silence.

COMMENT LE COMPORTEMENTALISME
PRODUIT UN ENFANT ADAPTÉ AU MONDE

Un peu d'archéologie

Les racines du scientisme

Par sa singularité l'enfant autiste nous interroge sur la représentation inconsciente que nous avons de nous-mêmes, laquelle détermine celle que nous avons de lui. La fortune des méthodes de prise en charge a ainsi fluctué durant les dernières décennies au gré des mutations idéologiques survenues dans nos sociétés. Prise dans ce cours, la psychanalyse, en faveur jusqu'au milieu des années 1980, a vu son étoile pâlir devant la montée irrésistible des neurosciences, des recherches en génétique et des méthodes comportementales. Le dogme qui anime ces nouvelles approches se résume dans le précepte formulé à la fin du XVIII^e siècle par Pierre Cabanis : la pensée est sécrétée par le cerveau comme la bile par le foie – selon des processus analogues à ceux qui président à la digestion, que la science mettra un jour en lumière. En attendant, il était dès à présent possible,

nous assurait-on, d'intervenir de façon efficace sur les mécanismes de l'esprit et, partant, sur les comportements qui en sont l'expression et l'effet. La surprise est alors de découvrir que les déclarations de ces prophètes du New Age s'inscrivent dans le droit fil de la culture classique.

Au cours du siècle des Lumières, l'Encyclopédie avait consigné la somme des savoirs dans les domaines des lettres et des arts, des sciences et des techniques. L'homme se trouva alors installé dans un monde dont la raison avait reconnu les lois physiques (Copernic, Kepler et Newton) et politiques (Locke, Hume et Rousseau). Les progrès de la médecine, de leur côté, avaient intégré à cette vaste entreprise de connaissance le corps humain, assimilé aux phénomènes naturels. Herman Boerhaave, le grand médecin de Leyde, présentait ce corps comme une « machine hydraulique, qui existe et se soutient par le mouvement continu des humeurs dans les vaisseaux, par le moyen desquels elle tire la matière de sa nourriture, comme les plantes le font par leurs racines¹ ».

Du coup, seul restait à l'écart des investigations des savants l'esprit humain, protégé par les interdits qui excluaient la question de l'âme de tout examen profane. C'est pourtant paradoxalement sous le couvert de ce tabou que le psychisme allait se voir, à son tour, ramené au rang d'objet de recherche, semblable aux autres objets du monde.

1. Cf. Alexandre Savérien, *Histoire des philosophes modernes*, t. III, Paris, Bleuët, 1773, p. 93.

Comment le comportementalisme...

Le responsable involontaire de cette ultime avancée fut Descartes, inventeur de la célèbre thèse de l'animal-machine.

La thèse de l'animal-machine

Anticipant Boerhaave, Descartes avait posé un principe initial : « Dieu a fabriqué notre corps comme une machine et il a voulu qu'il fonctionnât comme un instrument universel, opérant de la même manière selon ses propres lois¹. » À partir de là, il avait apporté un complément restrictif à sa thèse en affirmant que les animaux, quant à eux, sont réduits à un tel fonctionnement mécanique : les bêtes, écrivait-il au marquis de Newcastle, « agissent naturellement et par ressorts, ainsi qu'une horloge. Et sans doute que, lorsque les hirondelles viennent au printemps, elles agissent comme des horloges² ».

Cette précaution avait pour but de séparer de façon radicale, dans le respect du récit de la Genèse, l'homme des espèces animales en distinguant en lui une part corporelle, qu'il partageait avec l'animal, et une partie spirituelle, l'âme, qui était le signe distinctif qu'il avait reçu de Dieu. Le philosophe récusait donc que les animaux puissent agir « par un

1. Descartes, *Entretien avec Burman*, in *Œuvres et Lettres*, présentées par André Bridoux, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1996, p. 1380.

2. Descartes, « Lettre au marquis de Newcastle du 23 novembre 1646 », dans *Œuvres et Lettres*, *op. cit.*, p. 1256.

principe intérieur semblable à celui qui est en nous, c'est-à-dire par le moyen d'une âme qui a des sentiments et des passions comme les nôtres¹ ». Le rejet de cette conception, qui avait conduit Montaigne à défendre, un siècle avant Descartes, « le cousinage entre nous et les bêtes² », inspira Voltaire un siècle après lui : « Quelle pitié, quelle pauvreté, écrivait l'auteur du *Dictionnaire philosophique*, d'avoir dit que les bêtes sont des machines privées de connaissance et de sentiment³... »

Du coup, une idée jusqu'alors inconcevable se fit jour : si l'animal était, comme l'homme, doué de sensibilité et de sentiments, il fallait ou bien reconnaître aux bêtes un principe directeur, semblable à l'âme humaine, qui était chargé de répondre sous forme d'émotions aux manifestations du monde extérieur, ou bien la réception des excitations et les réponses sous forme d'affects étaient elles-mêmes commandées chez l'homme, comme chez les bêtes, par des lois mécaniques, analogues à celles qui régissaient les humeurs dans le corps. Cette thèse nouvelle, qui, prenant appui sur la théorie cartésienne, la retournait comme un gant, c'était celle de l'« homme-machine » que Julien Offroy de La Mettrie présenta au milieu du XVIII^e siècle dans un

1. Descartes, « Lettre à Henricus Reneri pour Alphonse Pollot [avril-mai 1638] », dans *Choix de lettres*, introduction et commentaires par Éric Brauns.

2. Montaigne, *Les Essais*, livre II, chapitre XI, Garnier, Paris, 1962, p. 475.

3. Voltaire, *Dictionnaire philosophique*, édité par Raymond Naves, Paris, Garnier, 1987, article « Bêtes », p. 50.

N° d'édition : L.01EHVN000161.N001
Dépôt légal : février 2013